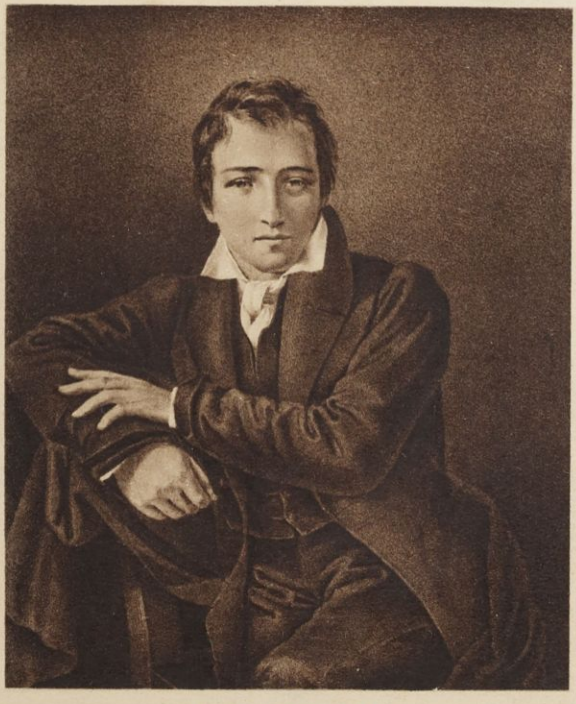
ANTONINA
VALLENTIN

# Henri Heine

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. DÉPARTEMENT
14918



GALLIMARD
nrf

S 161946

ANTONINA
VALLENTIN

# Henri Heine

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

nrf

9e édition

GALLIMARD
Paris - 43, rue de Beaune

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1934.

## CHAPITRE PREMIER

### UNE ENFANCE DÉCISIVE



« J'ai trouvé dans mon berceau ma feuille de route pour toute la vie. »

(Lettre à Varnhagen, le 18 juillet 1833.)

« Je ne suis pas une femme sentimentale », écrivait Betty van Geldern au mois de janvier de l'an 1796 : « Je pardonne une certaine exaltation de l'esprit, mais je déteste la soi-disant sensibilité à la mode. »

Lorsque Betty — ou plus exactement Pereira van Geldern — proclamait, avec l'intransigeante fierté d'une époque rationaliste, son indépendance à l'égard du sentiment, elle ne se doutait pas qu'au cours de cette même année l'édifice clairement ordonné de sa vie allait être ébranlé par une romanesque passion.

Elle avait vingt-quatre ans ; en ce temps où les mariages précoces étaient d'usage courant, elle pouvait passer pour une vieille fille. La situation particulière de sa famille, ancienne et honorée, ses rapports personnels avec son père et son frère, son éducation enfin, l'avaient élevée au-dessus du cercle étroit de la bourgeoisie juive.

Sur son enfance planait, auréolée de légende, la merveilleuse aventure de cet arrière-grand-père, Juspa van Geldern, qui, fonctionnaire à la cour ducale, avait possédé, — et puis perdu — des palais, des tapis de Perse, de la vaisselle plate et les bonnes grâces de son souverain. La bourgeoisie juive est sensible au rang et à la naissance comme la plus authentique noblesse féodale. Mais Betty

avait encore ce prestige : d'avoir été élevée suivant les principes à la mode en ce siècle des lumières. Dès sa tendre jeunesse, elle pouvait lire à son père des dissertations latines (Gottschalk van Geldern avait pris ses grades à l'Université de Duisburg et s'était établi à Dusseldorf) ; en revanche, les passe-temps inutiles et frivoles, comme de jouer de la flûte, lui étaient interdits. Elle avait pris part aux études de son frère, qui, ayant suivi la profession paternelle, avait brillamment commencé sa carrière à Munich, puis s'était établi à Dusseldorf pour partager avec son père souffrant la charge de sa clientèle.

Ainsi une forte instruction scientifique, l'habitude de l'indépendance (sa mère était morte très jeune), le contact avec des hommes de valeur qui la traitaient comme leur égale — et sans doute aussi sa familiarité avec l'œuvre de Rousseau, évangile des temps nouveaux : tout cela l'avait mise sur un plan supérieur à celui de la plupart des femmes de sa génération et de son milieu. Alors, comme souvent les filles amoureusement liées à la forte personnalité d'un père, quand elle comparait le sien à la moyenne des hommes de sa connaissance, l'idée d'un mariage médiocre lui faisait horreur.

Mais lorsque Samson Heine apparut, sa fière résolution de vivre sa propre vie s'évanouit. Elle était peut-être, à ce moment, particulièrement accessible à l'appel du sentiment : le malheur s'était abattu sur elle, et le poids de la solitude : son frère Joseph était mort en 1794 et son père ne lui survécut pas longtemps. En 1795 Betty van Geldern était seule au monde. Sa vie d'intellectuelle orgueilleuse, ne lui avait pas appris à se méfier des charmes physiques d'un Samson Heine. En juillet 1796 le jeune homme était arrivé à Dusseldorf : un mois plus tard elle était déjà sa fiancée.

« J'ai un visage quelconque et une stature banale », disait-elle d'elle-même. Lui, Samson Heine, avait cette beauté blonde et un peu molle qui se trouve parfois chez les juifs, en contraste avec le type ordinaire de la race,

sombre, aux traits marqués. Des cheveux blonds et poudrés, soyeux « comme des écheveaux chinois », encadraient son visage régulier, rose, encore tout vide d'expression à trente-deux ans. Sa voix était soyeuse comme ses cheveux, douce comme ses mains, — mains très blanches aux veines bleues, qu'il se plaisait puérilement à mettre en évidence. Et l'homme intérieur était en parfait accord avec cette apparence : douceur, gentillesse, insignifiance.

Ce fut la destinée de Betty, comme celle d'autres femmes sûres d'elles-mêmes et cérébralement très équilibrées, de succomber devant l'homme « dont la spécialité consistait à être beau » (comme son fils l'écrivait plus tard). Encore lui fallut-il, pour l'épouser, batailler courageusement : car le mariage de Betty était au sens bourgeois une mésalliance. La famille van Geldern se situait sur l'échelle sociale à un échelon nettement supérieur à celui sur lequel se tenait le fils du modeste marchand Heymann Heine de Bückeburg : dans les cercles juifs, où la distinction des classes est moins marquée que chez les chrétiens, ces nuances sont observées avec la plus grande sévérité. De plus, Samson Heine était sans fortune. Betty dut déployer toute son énergie pour lui obtenir le droit de résidence à Dusseldorf. La petite communauté juive, qui portait déjà un lourd fardeau de responsabilités envers ses propres membres, se défendit âprement contre l'intrus ; Betty van Geldern fut contrainte de faire jouer toutes les influences qu'elle devait aux relations de son père : ce fut le gouvernement, directement sollicité, qui accorda l'admission de Samson Heine. « Auriez-vous pensé que mes fiançailles me feraient tant d'ennemis ? » écrit-elle à l'une de ses amies en novembre 1796. « Mais mon cher Heine me récompense de tout par son amour et par sa fidélité. »

On peut difficilement imaginer deux natures aussi profondément différentes. Samson Heine était aussi insouciant que Betty était tendue par une énergie tenace et consciente. Il avait cette faculté d'intuition, avec cette

confiance dans son propre instinct, qui sont généralement l'apanage des femmes, tandis que Betty était portée par sa nature et par son éducation à ne se fier qu'à la raison. Sa simplicité intellectuelle faisait de Samson presque un naïf, son indolence le laissait complètement désarmé devant les difficultés de la vie, qu'il préférait laisser aux autres le soin de résoudre. Cependant il y avait une sagesse en lui, faite de bonté et de tact, qui lui faisait parfois pénétrer les hommes et les choses mieux qu'une solide intelligence. Son fils écrira de lui : « qu'il pressentait comme par de subtiles antennes ce que des esprits plus profonds comprennent par la réflexion ; il pensait moins par la tête que par le cœur, — le cœur le plus digne d'affection que l'on pût rêver ».

« Il a été de tous les êtres au monde celui que j'ai le plus aimé, » dira encore Heine vingt-cinq ans après la mort du père. Pourtant Heine a ardemment aimé sa mère et sa sœur. Mais il y avait entre le père et le fils un lien profond : cette faculté d'imagination, qui fit de la vie de Samson une longue et vague rêverie, et qui devait faire de son fils un poète.

Ainsi l'itinéraire de sa vie, que Heine dit avoir été tracé dès son berceau, est bien dû à la collaboration de ce père et de cette mère, qui avaient formé son esprit de deux éléments d'ordre radicalement différent. La raison et l'intuition ; l'abandon à l'heure présente et l'attente fiévreuse de l'avenir ; une indestructible faculté d'illusion, issue de cet optimisme instinctif qui déplace constamment les limites des possibilités, — et le don d'estimer les hommes et les événements avec une finesse lucide et un sens aigu des réalités ; un nonchalant laisser aller à la douceur de vivre, et une ambition puissamment tendue : tout cela devait se mélanger dans l'âme de Heine en une singulière et parfaite unité, — aussi parfaite que le fut dans la vie celle des époux de la Bölkerstrasse, nº 602, à Düsseldorf.

Mais on trouve d'autres facteurs plus déterminants encore, écrits sur cette « feuille de route trouvée dans le

berceau » : sa race, et la date de sa naissance : 13 décembre 1797.

Il était issu d'un groupe social auquel sa position exceptionnelle dans la société donne une cohésion très forte et inspire une étroite fidélité à la tradition. Le père exigea que son fils aîné, qui reçut le nom de Harry en souvenir d'un ami anglais, fût élevé dans la stricte pratique du judaïsme. La foi simple de Samson Heine, préservée des secousses de cette éducation moderne qu'avait reçue Betty van Geldern, ne connaissait ni doute ni hésitation. Dans l'année même de la naissance de son fils, Samson se trouvait à la tête d'une pieuse société orthodoxe pour « l'accomplissement des bonnes actions et la récitation des psaumes ». Betty le laissa diriger l'éducation de son fils et de ses autres enfants dans leur premier âge.

Les résultats de l'enseignement de ce maître incertain ne se firent pas attendre. Comme Harry avait neuf ans, on l'appelle, un samedi, pour aider à éteindre un incendie ; la besogne ne lui plaisait pas et il trouve ce prétexte pieux : « Je ne le dois pas, je ne le ferai pas, car c'est chez nous Schabbes (le jour du Sabbat). » Mais à la même époque, on le trouve, un autre samedi, cueillant des raisins sur un espalier ; des camarades, plus fidèles cette fois que lui à la loi du repos absolu, lui en font reproche, mais le petit Harry sait déjà les écarter d'un sophisme : « Je n'ai pas évidemment le droit d'en cueillir avec ma main, mais la loi ne nous interdit pas d'en arracher des grains avec la bouche et de les manger. »

En fait, son respect pour la tradition, que l'autorité paternelle était seule à sauvegarder dans la maison, était chez lui, dès cet âge tendre, plus formel que réel. C'est qu'il avait sous les yeux l'exemple de sa mère, qui n'avait gardé de la sévère religion de ses ancêtres, comme dira son fils, qu'un « déisme indulgent ». Or, ce conflit prématuré eut une importance capitale dans l'histoire intellectuelle de Heine. S'il avait dû subir les affres du doute à un âge plus avancé, comme c'était le cas de la plupart des adolescents de sa génération, il aurait sans doute

passé par une crise religieuse de grande envergure. Mais les doutes lui vinrent presque sans heurts à l'âge où la simple joie de vivre remplace le besoin d'une harmonie.

A la même époque une rencontre achève de faire mûrir chez lui cette précoce indépendance d'esprit. Un prêtre jésuite, le recteur du lycée catholique, Schallmayer, à qui Gottschalk van Geldern, qui était son médecin, avait sauvé la vie, reporta sa reconnaissance sur Harry, élève du couvent des Franciscains. Il le trouvait assez éveillé pour le faire participer dès l'âge de treize ans aux cours des classes supérieures, où lui-même analysait les systèmes des philosophes.

Parlant de l'enseignement de Schallmeyer, Heine notera plus tard que les derniers aboutissements d'une vie spirituelle peuvent s'expliquer par des causes qui remontent au premier âge. Il fut profondément impressionné par l'absence de préjugés et de partis pris chez son maître, par sa façon pondérée et impartiale de présenter les courants de pensée, même les plus opposés aux dogmes religieux. Sans une ombre d'hypocrisie, le vénérable ecclésiastique savait mettre d'accord sa supériorité intellectuelle avec le respect de ses devoirs sacerdotaux. Ce calme voisinage de la religion et de la critique créa chez Harry Heine un état d'esprit singulier, plus nuisible peut-être pour le développement normal d'un jeune homme, que ne l'aurait été un athéisme agressif : « l'indifférence la plus tolérante »...

Cette exceptionnelle tolérance, Heine enfant en est affecté ailleurs encore qu'en matière religieuse ; ce n'est pas seulement sur le plan spirituel qu'il prend part à ce paradoxal essai d'une conciliation des univers opposés : il était né durant cette courte période d'accalmie, où un vaste groupe de nations européennes vécut dans une entente éphémère, où la notion de frontières, de barrières entre les peuples, perdit pour un temps sa valeur absolue. L'enfant ne comprit sans doute pas grand'chose à la nouvelle religion de l'humanité apportée de France ; mais

ce qu'il vit et entendit autour de lui pendant cet armistice provisoire des antagonismes nationaux était trop profondément différent de la nourriture spirituelle des enfants d'autres temps et d'autres territoires. C'était l'époque où « les âmes des manuels scolaires furent tellement secouées et entremêlées que le diable lui-même ne les aurait pas reconnues »... Le jeune garçon n'arriva jamais plus à comprendre la force des préjugés et des haines entre peuples. Il devait garder toujours, en matière de sentiment national, une largeur d'esprit, — que les prochains bouleversements politiques allaient faire passer de mode et pour longtemps.

Harry Heine était venu au monde dans Dusseldorf occupé par les Français. Deux ans avant sa naissance, en 1795, des troupes révolutionnaires y avaient pris résidence. Elles avaient quitté la ville en 1801, après la paix de Lunéville. Mais vers la fin de 1805 la Prusse cède le duché de Clèves à la France par le traité de Paris.

Les premiers souvenirs de Harry Heine se rapportent à cette matinée mélancolique, « une matinée à l'aspect d'enterrement, où le prince électeur s'était fait remercier ». Il avait été un bon souverain : les habitants pensaient à lui avec tristesse, et avec frayeur aux conquérants, qui s'approchaient de leur ville. Une angoisse pesait sur la foule silencieuse qui se tassait sur la place du marché, devant la proclamation affichée aux murs de l'hôtel de ville, dans laquelle le prince-électeur rendait leur liberté à ses sujets. L'enfant regardait autour de lui avec des grands yeux étonnés ; il voyait des larmes couler le long des joues de vieux vétérans, sur leurs grandes moustaches blanches ; saisi par tant de tristesse il trotta jusqu'à la maison et pleura longtemps ; puis le sommeil l'apaisa et il rêva que c'était la fin du monde.

Le lendemain la ville était déjà vibrante de soleil et d'animation, et tout, autour de lui, lui semblait peint à neuf. Pour l'enfant, qui ne connaissait rien aux soudains revirements des masses, qui ne savait pas combien elles s'accommodent facilement du fait accompli, ce change-

ment était un mystère. Le son des tambours dansait à travers les rues, précédant l'entrée joyeuse des troupes bariolées, des grenadiers avec leurs bonnets d'ours et des cocardes tricolores ; la place du marché, où les invalides de guerre avaient pleuré la veille, était parée comme pour une fête, des femmes curieuses se penchaient à toutes les fenêtres ; les vieux conseillers avaient une allure endimanchée et des visages d'occasion ; ils se disaient déjà bonjour en français, en attendant les maîtres de l'heure. Dans cette atmosphère de fête, un passé qu'il avait à peine connu s'effaça de l'âme de l'enfant, devant un présent prestigieux. « L'histoire, telle qu'elle vivait réellement dans les cœurs de la jeune génération rhénane, commença seulement avec l'arrivée des Français », note Treitschke.

Le prince Murat, à qui Napoléon avait confié en 1806 les nouvelles provinces qui formaient le grand-duché de Berg, proclame, dès sa prise de pouvoir, qu'il a assumé l'obligation de rendre ses sujets heureux : cette assurance était à peu près la seule chose que Harry Heine pût comprendre du bouleversement survenu autour de lui, et aussi que ce jour-là les enfants furent mis en vacances. Quand il rentra à la maison, son bilan des impressions de cette journée mémorable fut le suivant : « On veut nous rendre heureux et c'est à cause de cela qu'il n'y a pas d'école aujourd'hui. »

Le nouveau souverain était propre à faire durer cette première impression favorable. Murat déploya, pendant ses deux séjours à Düsseldorf, son penchant naturel à l'élégance et au faste ; sans doute aussi voulait-il se préparer ainsi aux fonctions plus importantes auxquelles aspirait son ambition et celle de sa femme. « La représentation du nouveau grand-duc dépassait de fort loin en magnificence celle des anciens souverains, et Dusseldorf crut avoir gagné au change », écrit le comte Beugnot ; il ajoute que les habitants avaient de l'instruction, une douceur naturelle, le goût du perfectionnement, et ne demandaient aux Français, pour les aimer, que d'être

traités avec justice. Les prouesses militaires du nouveau grand-duc accroissaient sa popularité : « Oh! comme il en aurait peu coûté pour s'attacher les Allemands, qui ne résistent pas au prestige de la gloire militaire, aux yeux desquels le serment de fidélité n'est pas un titre vain et qui ressentaient pour la France je ne sais quel vieux penchant, — dont nous les avons cruellement corrigés! » écrit encore Beugnot, qui fut nommé, après le départ de Murat, administrateur du grand-duché au nom du jeune fils de la reine de Hollande.

La domination française débuta par d'importantes réformes sociales qui lui rallièrent surtout les classes opprimées. L'introduction des lois sur la vente des domaines nationalisés fut pour les paysans un grand bienfait. Dans certaines provinces rhénanes la noblesse et le clergé possédaient deux tiers des terres disponibles ; il y avait même des communes où les deux états privilégiés détenaient 1.500 hectares sur un ensemble de 2.000. Une vente précipitée des biens des nobles et du clergé commença dès la promulgation des lois ; de grandes sociétés furent fondées par des capitalistes, qui achetaient des domaines et en assuraient le morcellement pour les revendre avec profit aux petits paysans. Perthes, l'historien allemand du temps de l'occupation française, nous raconte que « la suppression antérieure de la plupart des dîmes et corvées avait pris en ce moment son importance véritable pour les paysans, qui purent cultiver leur terre en toute sécurité ; la hausse constante des prix de blé, la plus grande mobilité des capitaux ramena entre leurs mains beaucoup d'argent liquide. Fortune et population s'accrurent à la campagne ; les paysans étaient non seulement contents, mais déployaient dans certaines contrées un luxe inusité ; encore aujourd'hui les contemporains parlent de l'extravagance dont les paysans faisaient preuve en ville, après avoir vendu leur blé ; il n'y avait pour eux pas de vin trop bon ou plutôt trop cher ; ils passaient leur temps dans les auberges, en jouant avec des thalers-couronnes ou même de l'or ».

Ce n'était pas seulement pour les paysans que l'âge d'or semblait venu. Le code Napoléon, en établissant l'égalité de tous devant la loi, par la nouvelle réglementation de l'héritage, par la suppression de la puissance paternelle sur les enfants majeurs, apporta une nouvelle notion de la liberté à la petite noblesse, aux fils cadets, aux filles déshéritées. Treitschke lui-même doit admettre que « l'occupation française ouvrit le chemin à la vie moderne de l'État, et donna aux provinces rhénanes le commencement de l'égalité civique ». Et Johannes Müller s'écrie : « De soldats humiliés ce code a fait des citoyens respectables. »

A la clarté des lois s'ajoutait encore l'honnêteté dans leur application. La bonne discipline des fonctionnaires, leur sens de la justice, leur faculté de compréhension, parlaient en faveur du conquérant. « Le nouveau gouvernement des fonctionnaires se montra non seulement plus actif, mais plus honnête et plus juste que le vieux régime infecté de despotisme » (Treitschke). C'était l'influence lointaine de Napoléon lui-même, qui s'exerçait sur le zèle de ses serviteurs : « ce miracle de sa présence réelle », comme dit Beugnot.

Des mesures sévères contre tous les attentats à la vie et à la propriété des sujets amenèrent la sécurité dans le pays. Par l'exécution du célèbre bandit Schinderhannes le brigandage fut supprimé d'un coup ; les contemporains enregistrent comme une merveille le fait que le percepteur des impôts pouvait à présent se risquer tout seul au crépuscule par un chemin désert. « La gendarmerie était formée d'hommes dont la personnalité leur conférait de l'autorité », dit Perthes, qui n'est pas suspect de sympathie pour les Français, et il ajoute que « la précision et la brièveté de leurs ordres et de leurs rapports étonnaient les fonctionnaires allemands ».

Même les soldats du conquérant montraient une discipline à toute épreuve : les contemporains l'affirment. Le passage des troupes imposait de lourdes charges : « Je me réjouissais du cantonnement, ma mère ne se réjouis-

sait pas » — dit Heine. Mais comme les soldats dépensaient vite leur paye dans les villes, leur présence amenait une recrudescence du commerce et surtout un écoulement rapide des articles de luxe.

La situation générale avait ses répercussions sur les habitants de la maison nº 602 Bölkerstrasse. Samson Heine était devenu fournisseur de l'armée. Les velours anglais qu'il importait — (ces velveteen, passion de poète chez ce médiocre commerçant si peu intéressé à son commerce) — durent trouver un débouché rapide, jusqu'au boycottage des produits anglais au moment de la défaite napoléonienne. Il était membre de la garde civile ; il pouvait parader à travers les rues de Dusseldorf dans un uniforme seyant ; cet homme à l'âme d'enfant considérait ces temps mouvementés comme un grand carnaval, plein de jouissances imprévues.

Pour le jeune Harry Heine, cette époque de secousses gigantesques, de changements radicaux sur l'échiquier européen, s'exprimait, dans le cadre étroit de sa vie privée, sous la forme d'un ordre bienfaisant dans le domaine public, d'un nivellement des barrières sociales entre les classes, et, en première ligne, d'une surprenante, miraculeuse tolérance envers les religions — envers la religion surtout à laquelle il appartenait, lui et sa famille.

Ainsi, à la grande illusion de l'entente entre les peuples que des circonstances exceptionnelles faisaient miroiter devant ses yeux d'enfant, vint se joindre celle, non moins dangereuse pour son évolution future, de l'affranchissement des Juifs opprimés. L'égalité devant la loi, que la domination française avait apportée aux Juifs allemands avec le nouvel évangile des droits de l'homme, faisait croire aux enfants juifs, dont les regards s'ouvraient alors sur le monde, que ce régime de liberté était dans l'ordre naturel des choses et devait durer toujours.

Si Harry Heine avait eu la pleine conscience de la position exceptionnelle de sa race, minorité méprisée au sein du peuple allemand, s'il avait dû chercher pour lui-

même, à travers les humiliations, l'issue du Ghetto, comme l'avaient fait avant lui tant de Juifs, il aurait été obligé de résoudre plus tôt la controverse entre son attachement à sa race et son attachement à son pays. Mais ici aussi un armistice de quelques années le trompa ; il n'aperçut pas le vieil antagonisme persistant sous une égalité de surface, — et le conflit évité dans son adolescence fut reporté à une période ultérieure. Mais alors Heine ne devait plus avoir l'élasticité nécessaire pour s'adapter à une position d'infériorité et accepter l'irrémédiable. Il ne pourra jamais oublier le moment où le monde s'était ouvert à lui sans obstacles.

Dans ces temps extraordinaires l'histoire elle-même paraissait s'adapter à ce besoin de simplifier et d'agrandir les faits, propre aux jeunes imaginations. La jeunesse d'alors adopta d'enthousiasme ce symbole à la fois puissant et facilement déchiffrable : Napoléon. Il était pour elle le vivant principe de cette liberté, dont on voyait autour de soi les merveilleuses applications à la réalité quotidienne. Ce n'est qu'après beaucoup d'années et de longues réflexions que Heine reconnaîtra, dans l'homme qui avait apporté la nouvelle égalité, le destructeur de la grande révolution.

« L'Allemagne, où le merveilleux occupe toujours une grande place, a mis beaucoup de temps à se débarrasser de son admiration pour l'Empereur », dit le comte Beugnot. A cette adoration spontanée du héros, qui créait autour de la personne de Napoléon un halo de légende, s'ajoutait l'effet de tout ce qu'inspirait à l'empereur lui-même sa volonté d'impressionner les plus réfractaires de ses sujets. Pendant son court séjour à Düsseldorf, en 1811, il ne dédaigna pas de se servir des plus anciens comme des plus modernes moyens de propagande. Le jour même de son arrivée, au cours d'une journée qui s'écoule en cérémonies officielles, il s'informe auprès des personnes marquantes du grand-duché sur la situation du pays. « Il avait adressé si juste ses paquets de questions qu'il était, avant que de se coucher, mieux au courant des intérêts

du pays que je ne l'étais moi-même, » note Beugnot, — qui est dans le grand-duché depuis trois ans. Le lendemain Beugnot passe des heures pénibles : un interrogatoire âpre et maintes fois injuste, où l'Empereur le harcèle sur les plus minces dépenses. Mais quand Napoléon paraît au conseil d'État, « il accable sous l'admiration ces bons Allemands qui ne devinaient pas comment leurs intérêts lui étaient devenus si familiers. M. Fuchsius me dit au sortir de ce conseil : « Monsieur, j'ai lu bien des choses sur l'Empereur, j'en avais entendu dire davantage, mais je ne le connaissais pas encore : c'est plus qu'un homme ! »

Et le pauvre Beugnot, torturé, laisse échapper ce cri du cœur : « Je le crois comme vous — c'est un diable. » La remarque arrive aux oreilles de Napoléon, dont les lèvres dures se desserrent dans un pâle sourire : « Ma foi, il a raison, je l'ai tenu sur les charbons toute la matinée. »

Ce sourire, « un sourire qui échauffe les cœurs et les calme », le jeune Harry Heine le voit de ses propres yeux, qui gardent toute sa vie le souvenir de cette rencontre. A travers l'allée du Hofgarten, Napoléon chevauche avec sa suite, en uniforme modeste, coiffé de son petit chapeau historique, sur un cheval blanc qu'il caresse de sa main puissante, — « une main de marbre ensoleillé », — « et le sourire s'épanouissait sur son visage pâle, sur ses lèvres qui n'avaient qu'à siffler — et la Prusse n'existait plus; — ses lèvres qui n'avaient qu'à siffler — et le clergé avait fini de s'agiter ; — ses lèvres qui n'avaient qu'à siffler — et tout le Saint-Empire romain dansait »...

Le jeune garçon de quatorze ans ne se rendait compte que vaguement de ce que l'auteur de « Idées. Le Livre le Grand » devait décrire plus tard d'une façon si pittoresque. Alors il fut surtout impressionné par le fait que l'Empereur chevauchait à travers l'allée centrale interdite aux cavaliers sous la peine d'une amende de 5 thalers...

Un autre fait encore a dû se graver dans la mémoire de l'enfant, bien que le poète n'en parle pas : un mot de l'Empereur, qui fait une impression profonde sur les con-

temporains et porte au sein de la communauté juive de Dusseldorf une preuve tangible de la nouvelle égalité proclamée par les Français.

A l'arrivée de l'Empereur, « les chefs des cultes reconnus dans le grand-duché se présentèrent ensemble, sur une seule ligne, devant Sa Majesté ». Même la cour de Napoléon et surtout l'entourage de l'impératrice s'en étonnent, mais Beugnot, qui avait jadis au Conseil d'État plaidé éloquemment en faveur du décret accordant aux Israélites la reconnaissance légale de leur culte, laissait passer cette nouveauté dans l'espoir qu'elle romprait la banalité de ces représentations. Le chef de la synagogue occupait le centre, ayant à sa droite le doyen du chapitre catholique, à défaut d'évêque, et à sa gauche le plus ancien des ministres protestants. Pour ce rabbin à la belle tête d'Ancien Testament, dont la longue barbe argentée ruisselait sur son caftan noir, la grande heure de sa vie sonnait, au moment où il adressait à Napoléon les bénédictions des ministres des religions « qui reconnaissent le même Dieu, prêchent la même morale et s'efforcent également, mais par des moyens quelquefois différents, de rendre les hommes vertueux sur la terre et dignes d'une meilleure vie dans le ciel ». — « Tous les hommes sont frères devant Dieu », répondit Napoléon. « Ils doivent s'aimer et se supporter quelle que soit la différence des religions. »

... « Tous les hommes sont frères devant Dieu. » La phrase banale revêtait un éclat singulier, par le ton de commandement sur lequel elle était prononcée, par l'énergie farouche qui se logeait aux coins des lèvres arquées, par le faste de cette représentation qui mettait en évidence le triomphe d'une nouvelle loi. Le plus ancien des commandements humains, que des flots d'injustice avaient submergé, surgissait victorieux des décombres du passé. L'aube d'un temps nouveau se levait sur l'horizon.

Cette fraternité spirituelle, annoncée avec tant de solennité, entraînait sur le terrain de la vie pratique une séquelle de bienfaits. Elle signifiait que toutes les portes

s'ouvraient devant les entreprenants fils d'Israël, qu'il leur serait permis de viser des buts jusqu'alors inaccessibles à leurs plus téméraires espoirs. Or, sur ce terrain, celui des réalisations pratiques, Betty Heine se sentait à son aise et pouvait donner libre cours à ses aspirations. Et alors tout ce qui vivait en elle d'ambitions refoulées, d'élans frustrés, toutes les déceptions que lui avait causées sa supériorité intellectuelle sur le bel homme indolent qu'elle aimait, tout l'arriéré de son frémissant amour-propre, se reporta sur son fils aîné.

C'étaient des temps aux possibilités illimitées : elle pouvait concevoir les plus hauts desseins. Une de ses amies d'enfance, la fille d'un industriel de la région, devenue la femme du maréchal Soult, duc de Dalmatie, écrivait à Betty, cantonnée dans son existence étriquée de la Bölkerstrasse, que son mari avait gagné beaucoup de batailles et que l'avancement le porterait bientôt à la dignité royale. Heine note dans ses mémoires : « Ma mère rêva alors pour moi d'épaulettes dorées, d'habits chamarrés et des charges des plus honorables à la cour de l'Empereur, au service duquel elle désirait me vouer entièrement. »

Cette fanatique de la pédagogie, dont « L'Émile » était l'évangile, ne songea pas à s'assurer si l'enfant avait des dispositions pour la carrière qu'elle lui assignait ainsi. Elle était convaincue que l'intelligence et la vivacité d'esprit peuvent parvenir à tout, à condition d'être guidées par une éducation appropriée. Et elle crut arriver à ses fins, pour son fils, en luttant systématiquement contre toute influence sentimentale, en pourchassant en lui toutes les formes de la rêverie, en s'appliquant, avec une méthode rigoureuse, à éviter le moindre gaspillage de ses facultés intellectuelles. Elle lui arrachait des mains les romans, l'empêchait d'aller au théâtre, surveillait ses fréquentations. Tous les aliments spirituels destinés au jeune garçon étaient passés au crible de sa raison ; l'étude de la géométrie, de l'hydrostatique devait remplacer toutes les sources de la fantaisie... Mais le jeune homme

était, de sa nature, absolument réfractaire à toutes ces belles sciences ; elles coulèrent sur lui sans que la moindre fissure leur permît d'entrer. Et pendant ce temps des heures précieuses étaient perdues. De plus ces ambitieux espoirs mirent dans l'âme du jeune garçon un élément d'inquiétude, qui devait lui devenir fatal. Par les rêves successifs de grandeur auxquels Betty Heine habitua la jeunesse de son fils, elle surexcita en lui cette faculté d'illusion, qui allait troubler toute sa vie.

Quel enfant ne cherche, ne fût-ce que pour échapper à l'activité gênante des grandes personnes, un refuge de rêve, un domaine de l'impossible ? Harry le trouva chez son oncle Simon van Geldern. Le vieux célibataire, qui vivait isolé dans la maison paternelle — « l'arche de Noé », ainsi appelée à cause d'un relief sur le fronton de la porte — passait son temps à écrire des articles démesurément longs et embrouillés pour des journaux confidentiels, tandis que son neveu s'établissait à son aise dans le grenier de la maison. Dans « cet hôpital pour rebuts d'inventaire, cette salpêtrière de vieux meubles » l'enfant joue avec l'épée rouillée de son grand-père, avec des globes, des instruments médico-physiques à destination incompréhensible, parmi lesquels s'est égarée une flûte à rubans roses pâlis, qui appartenait autrefois à sa mère ; il fouille dans les bahuts remplis à craquer de livres philosophiques, scientifiques, médicaux, provenant de la bibliothèque de son grand-père.

Mais la grande découverte de son enfance, ce sont les mémoires d'un de ses grands-oncles, Simon van Geldern, surnommé dans la famille « l'oriental ». Cet aventurier avait parcouru l'Orient, était devenu sheik d'une tribu de Bédouins, avait amassé par ses pirateries une fortune, et était revenu en Occident dans tout l'éclat d'un travesti oriental et le prestige des vicissitudes fabuleuses de sa vie. C'est lui qui remplaça dans l'imagination de Harry Heine les plus passionnants des héros romanesques que la littérature aurait pu lui fournir. A travers quelques notes françaises dans le carnet de Simon van Geldern,

couvert de caractères arabes, syriens et coptes, à travers les chuchotements des vieilles tantes, des brins d'informations recueillis au cours des conversations de famille, — surgissait la personnalité d'un rêveur charlatan, d'une sorte de Cagliostro au petit pied, que le besoin d'illusion, si fort au XVIIIe siècle, avait lancé dans l'aventure. Au charme de ce destin étrange s'ajoutait pour l'enfant celui d'en avoir fait la découverte personnelle, et l'idée de sa parenté avec ce héros : il y en avait assez pour l'entraîner à une de ces identifications complètes où les enfances imaginatives se complaisent. Harry Heine confessa à son père (il savait qu'il n'aurait trouvé aucune compréhension chez sa mère) qu'il se sentait l'incarnation même de son grand-oncle. Le père lui répondit avec un petit sourire : « qu'il espérait seulement que le grand-oncle n'avait pas signé quelques traites qui lui seraient présentées un jour... ».

Ainsi la vie de l'enfant, comme il l'écrira plus tard, « ressemblait alors à un grand journal, dont la partie supérieure contenait toutes les questions de l'heure présente, tandis qu'en bas de la page le passé poétique se succédait dans de fantastiques songes nocturnes, comme la suite d'un roman feuilleton ».

Cependant ce penchant vers l'impossible, qui devait à mainte reprise faire dévier sa vie, n'est pas dû seulement à la fréquentation d'un passé imaginaire ; mais aussi à des faits réels survenus pendant les années de son adolescence. Dans cette partie supérieure du journal, comme il le nomme, se passaient en effet des événements dont le fantastique ne le cédait guère au roman-feuilleton .

Quand le poète a consigné dans ses mémoires les détails de son enfance, il n'y a pas parlé d'une affaire de famille, qui pourtant a été pour les Heine un sujet d'angoisse : une histoire d'un héritage de plusieurs millions, qui date de l'année 1809, — une spéculation aussi folle que banale, et qui a tenu pendant quelques années toute cette famille en suspens. Par une lettre de Nymègue, Betty Heine

avait appris que l'héritage du richissime Moses Adolphus van Bueren, mort à Londres, était convoité par la famille Bock de Hollande, une branche de la famille allemande des Bock. Comme Gottschalk van Geldern avait épousé Sarah, fille de Pinchas Bock de Siegburg, les descendants des van Geldern réclamaient le droit à un héritage, qui était fabuleux. Les lettres échangées entre héritiers présomptifs et leurs avocats dépeignent, mieux que tout autre témoignage contemporain, le milieu dans lequel le jeune Heine évolue, avec son coloris juif accentué.

L'oncle Simon van Geldern, qui avait fait ses études classiques dans un collège des jésuites et qui, suivant son neveu, « écrivait dans ce style raide, bureaucratique qu'on enseigne dans les écoles des jésuites, où le latin est la langue principale », s'exprime dans ses lettres avec un accent qui frise de tout près le jargon juif. « Quoique on ne s'écrive pas très souvent, je pense souvent à vous et je tâche de sauvegarder vos intérêts », écrit Simon van Geldern à son « très respecté Monsieur l'oncle Pinchas Bock à Siegburg » : « Comme preuve ayez-en la nouvelle que je m'empresse de vous communiquer : la famille peut s'attendre, comme vous le verrez par la lettre ci-jointe, à un grand héritage. » Il lui propose un voyage en commun à Amsterdam. Betty Heine confirme : « On se raconte que l'héritage s'élève à treize millions de florins — je dis treize millions. Un homme d'ici, qui a été cette semaine à Amsterdam, le dit aussi. » Et sa sœur Chana ajoute, non sans humour, à la lettre collective : « Qu'est-ce qui se passera quand on devra partager l'argent ?... » Les familles Bock et van Geldern font des efforts désespérés pour prouver leur parenté avec les Bock de Hollande. Ils mettent même leur bon argent dans cette affaire douteuse. Samson Heine, avec la joie puérile que lui cause chaque nouvel événement, réussit à persuader le prudent cousin de Siegburg de partir avec lui à Amsterdam. « Que mon cher mari abandonne toutes ses affaires ici pour partir avec vous et obtenir la légitimation nécessaire, cela vous montre que l'affaire de l'héritage est

sérieuse », écrit Betty Heine, qui se faisait encore des illusions sur la capacité en affaires de son séduisant mari.

Le mirage des millions semble prendre corps. Samson Heine écrit — en français — en août 1809 à l'avocat d'Amsterdam, chargé du partage de la succession, la lettre suivante : « J'ai l'honneur de vous prier de m'informer de ce qui a pu se passer et si l'affaire est déjà parvenue à une telle maturité que je puisse jouir bientôt des fruits de ma juste prétention à la succession du défunt... » Mais la juste prétention est à la fin déboutée. La déception qu'on en éprouve à la Bölkerstrasse n'est que le prélude de tant d'autres, qui sont, hélas, la plus claire substance de l'activité commerciale de Samson Heine.

C'est peut-être de ces années lointaines, ballottées par l'espoir d'un héritage inouï, que découle ce malheureux penchant qu'on retrouvera toujours dans la vie du poète : l'attente du miracle, d'une aide du dehors, de l'intervention d'un *deus ex machina*, — lequel portera plus tard les traits de son oncle, le riche Salomon Heine.

Ces premiers contacts avec les rudesses de la vie seront d'autant plus douloureux pour l'enfant, qu'il a été élevé dans une atmosphère particulièrement surchauffée par l'amour, l'admiration, l'ambition, l'espoir. Le jeune garçon éveillé, avec sa petite figure aux traits réguliers, ses beaux yeux lumineux, sa bouche magnifiquement dessinée, ses cheveux blonds aux reflets de cuivre qui encadraient le pur ovale de son visage, avec son imagination toujours alertée et une extraordinaire faculté d'expression, — était quelque chose comme un petit dieu dans le cercle de la famille. La sévérité même de sa mère venait d'une confiance illimitée dans ses dons naturels ; elle n'hésitait pas à montrer qu'elle le préférait aux puînés, Max et Gustave, tandis que la gracieuse Charlotte, de trois ans sa cadette, devenait naturellement, comme tant de petites filles qui ont un grand frère bien doué, son esclave passionnée. A quoi s'ajoutait l'orgueil des grand'tantes et tantes, qui avec cette partialité particulière à la haute

aristocratie — et à Israël, — se portait surtout sur l'aîné des enfants, l'héritier mâle, destiné à réciter la bénédiction des morts.

Ainsi achevait de se former chez l'enfant la notion qu'il était un être exceptionnel, réservé aux plus hauts destins. Mais il ne tarda pas, aux premiers heurts avec la réalité, à apprendre le danger de toute position exceptionnelle, à connaître l'hostilité de l'humanité moyenne contre tout ce qui ne lui est pas rigoureusement conforme.

Cette première leçon, il la dut à son prénom étranger. Quand l'école le mêla à des enfants portant des prénoms normaux, la malignité de la jeunesse trouva là un prétexte. Le hasard, que son père ne pouvait pas prévoir en l'affublant de ce prénom inusité, — il ne répéta plus l'expérience avec ses autres enfants, — voulut qu'un boueux de Dusseldorf, pour exciter son âne récalcitrant, employât un cri d'une sonorité pareille à celle de son nom : Haarruh. On imagine le parti que tirèrent les camarades de ce rapprochement. Cette parodie de son nom poursuivit l'enfant avec une ténacité féroce. C'était le premier cri d'une meute montant vers lui ; les plus belles années du printemps de sa vie furent empoisonnées par ce qu'il appelle lui-même son « plus sensible ennui ». Le souvenir lui en était si pénible, que toute une vie de souffrances et de triomphes n'arrivera pas à l'effacer. Le poète mourant, cloîtré dans le silence, s'imaginera entendre encore le long cri moqueur : « ce n'est qu'aujourd'hui, où je n'appartiens plus aux vivants et où toute vanité sociale s'éteint en moi, que je peux en parler sans gêne »...

Il avait hérité de ce besoin d'amour et de flatterie qu'il note chez son père, ce besoin puéril dont il dit lui-même qu'il était comme la prière d'un enfant qui demande à sa mère : « Flatte-moi un peu, flatte-moi même trop... » Cette prédisposition naturelle, renforcée par l'éducation, lui rendait impossible de vivre dans une autre atmosphère que celle de l'admiration — et sa sensibilité répercutait, avec une résonance douloureuse, tout échec de ce désir.

Il n'était pas de ces lutteurs nés, dont la force s'accroît en raison des obstacles ; élevé dans l'amour, il était sans armes devant l'indifférence ou la malice, ou ne trouvait en lui d'autres réactions que des sursauts de haine et des projets de vengeance démesurés.

Cette sorte de douilletterie morale le porta de bonne heure à en rechercher la satisfaction là où elle se trouve le plus facilement ; dans l'admiration féminine. Et plus tard, dans sa vie d'homme, il se contenta souvent, en cette matière, des apaisements d'amour-propre les plus aisés : ceux que dispensent les femmes qui donnent leur admiration, — avec le reste, — libéralement. D'ailleurs, à cette soif sentimentale d'une tendre idolâtrie, s'ajoute chez le jeune Harry Heine un éveil sensuel très précoce, fréquent chez les garçons de sa race. Il dut sans doute passer par cette étape de la sexualité avant la puberté, que la psychanalyse moderne a repérée dans l'âme enfantine. Car les premiers souvenirs de l'enfant de six ans sont — comme le prouve un des derniers poèmes de Heine : « Citronia » — chargés de vagues désirs érotiques.

Sur le premier chapitre de sa vie sentimentale, Heine lui-même brodera, dans son fragment de Mémoires, un récit à grande mise en scène romanesque. C'est l'histoire de « Josépha la rousse », la fille du bourreau, aux vêtements plaqués le long de son corps mince et élancé, au visage d'une blancheur transparente, encadré de cheveux pourpres, qu'elle ramenait sous son menton, de façon que sa figure émergeait comme celle d'une décapitée parmi des flots de sang. Apparition surprenante dans le décor très bourgeois de la vie de Harry Heine à Dusseldorf. La mise en scène fantastique de ce premier amour : les visites clandestines dans la maison sinistre de la tante de Josépha, la vieille sorcière, les lugubres accessoires de la superstition, le glaive brillant du bourreau entre les mains de la femme-enfant ; tout cela ressortit plutôt à la littérature romantique du temps, qu'à la réalité de la vie quotidienne. La trace de Josépha ne se trouve que dans ce fragment de Mémoires. Il n'est pas surpre-

nant qu'elle manque dans toutes les biographies, fort retouchées, dont la famille s'est évertuée à voiler la vraie vie du poète ; mais les archives et les registres de la ville ont été fouillés consciencieusement par les biographes, sans qu'une fille de bourreau vivant dans la proximité de Dusseldorf ait pu être découverte. Pour avoir vraiment vécu cette aventure extraordinaire, pour cacher aux yeux vigilants de Betty Heine ses rendez-vous avec la nièce de la sorcière, il aurait fallu que ce garçon de seize ans fût maître en l'art de dissimulation.

C'est sur la limite imprécise entre l'imagination et la réalité, entre des réminiscences littéraires et quelques éléments d'émotion vraiment éprouvée, que, sans doute, flotte cette tête, fleur pâle sur les vagues des rouges cheveux...

D'autres présences féminines semblent surgir du même domaine mitoyen entre le rêve et le réel, pour traverser d'un pas léger les premiers souvenirs du poète : la belle et folle Gertrude, la belle et douce Catherine, la belle et pieuse Hedvige : toutes irradiées par lui de la même lumière artificielle.

Heine devait protéger scrupuleusement, durant toute sa vie, cet anonymat où il dérobe les passions vraies de son adolescence. Le plus éloquent poète de l'amour est d'une réserve absolue quant aux faits réels concernant ses sentiments. Ses confessions lyriques sont — sauf quelques exceptions — si habilement maquillées, qu'il est très difficile de trouver la personne à laquelle elles s'adressent. On dirait qu'en voilant les sources particulières de son inspiration, il a voulu renforcer le caractère de généralité qu'il aimait donner à l'expression de ses sentiments. Le plus indiscret de tous les hommes dans la haine a su garder parfaitement l'incognito de ses amours. Tandis qu'il livre à la postérité tous ses ennemis d'enfance, avec leurs noms exacts — et il continua plus tard cette comptabilité de haine avec la même précision — il garde jalousement secrets les moindres incidents de

son expérience sentimentale ; la façon même dont il parle des objets de ses passions semble destinée à nous faire douter de leur réalité.

Et pourtant ce fut sans doute une vraie expérience amoureuse, provoquée par cet éveil précoce de sa sensualité, qui poussa l'adolescent vers l'expression créatrice, — qui lui fit concevoir vaguement sa vocation de poète.

Une partie des Traumbilder — à qui Heine lui-même donnera le titre de : « Nocturnes » dans la traduction française — remonte, dans sa forme primitive, aux dernières années qu'il passa à Dusseldorf et à cette première émotion d'un amour maudit, qui porte les traits mystérieux de Josépha. C'est la poésie romantique avec tous ses attributs : revenants, cimetières, âmes perdues, tentations perverses, qui parle dans le langage du temps par la bouche du jeune Heine, entre dix-huit et dix-neuf ans. Plus tard il introduira ces poèmes dans le cycle plus vaste des « Jeunes souffrances » : ce qui s'exprime ici, ce n'est que la souffrance anonyme de la jeunesse, son douloureux trop-plein d'amour ; mais une grande intensité de sentiment y est déjà la marque propre de Heine à travers la trame banale et les métaphores empruntées. Un accord y résonne, qui est destiné à devenir le leitmotiv de sa poésie :

*Des fous nous étions dans la vie,*
*Voués avec une fureur enragée*
*A la folle volupté de l'amour.*

Mais l'heure du vrai travail poétique n'est pas encore venue. En attendant, de grands événements historiques balayent dans leur tourbillon les ambitions mondaines du jeune Heine. La défaite de la Bérésina, pour le fils des petits bourgeois juifs de la Bölkerstrasse, rétrécit brusquement le monde des possibilités. Pourtant sa mère, infatigable rêveuse sur le plan des réalités pratiques, change les batteries de son ambition. Le soleil couchant

de Napoléon est remplacé par le soleil levant de Rothschild. A la foi de Betty Heine dans la puissance politique se substituait la foi dans la puissance de l'argent. « Ma mère prétendait que l'heure était venue, où un cerveau exceptionnel pouvait réaliser des desseins gigantesques dans le domaine mercantile et se hausser jusqu'au sommet du pouvoir temporel. » Le succès des frères de son mari semblait lui donner raison : les fils de Heymann Heine de Bückeburg — « le petit Juif à grande barbe » — s'étaient éparpillés à travers le monde : l'aîné fondait à Bordeaux une dynastie de grands banquiers français ; Salomon Heine ramassait une fortune fabuleuse à Hambourg.

Avec la même méconnaissance des facultés de l'enfant, dont elle avait fait preuve jusqu'alors, Betty Heine essaye maintenant de faire de Harry un homme d'affaires ; elle le fait entrer à l'école commerciale. Mais « l'apprenti-millionnaire » n'a pas plus la bosse des affaires que celle des sciences ; il gaspille ses années d'études en plaisanteries juvéniles et faciles, comme de transposer Homère et Ovide en jargon juif. Il écrit des poèmes satiriques, amusements d'écolier dont a survécu la seule poésie authentique de lui qui nous soit parvenue de cette époque. Et il se trouve au seuil de son adolescence, désemparé, hésitant, dépouillé de tout ce que la vie lui a donné ou lui a appris jusqu'alors. Des événements gigantesques s'accomplissent autour de lui, et comme il ne peut rien y comprendre, comme il ne discerne ni leurs causes ni leurs buts, il prend déjà cette position de biais vis-à-vis des réalités, cette attitude réservée et volontiers satirique, dont il ne pourra plus se défaire.

Cependant les années qui suivent la fin de la domination française vont l'entraîner dans les remous du nationalisme. Il entreprend un travail intérieur d'accommodation aux temps nouveaux. En même temps, tandis que s'écroule un monde, il se jette corps et âme dans une aventure personnelle : son premier grand amour. Tout, dans son esprit, est encore indécis, malléable ; mais une

première lueur de son grand style lyrique scintille déjà dans ces quelques vers :

*Les anges l'appellent : « joie du paradis »;*
*L'enfer l'appelle : « la souffrance »;*
*Et les hommes le nomment : « l'amour ».*

## CHAPITRE II

### LE CHATEAU DES AFFRONTS

Pas un coin que je me remémore,
Où l'on n'ait pas meurtri mon cœur,
Pas un coin où je n'aie pleuré.

(AFFRONTENBURG.)

Harry Heine, le parent pauvre, est invité de temps en temps, — pas très souvent, au château de Rainville, près de Hambourg, chez son oncle Salomon Heine. Il a dix-neuf ans à peine ; il vient d'un milieu petit bourgeois, où l'on n'a jamais connu le luxe, et où l'on devra bientôt se passer même du nécessaire.

Le château s'élève sur une colline au-dessus de l'Elbe; ses tours lancent vers le ciel leurs silhouettes féodales ; des fontaines de marbre, gardées par des sphinx lourdauds, rêvent à des jets d'eau qui jadis jaillissaient là, aujourd'hui taris ; les allées du grand parc, sous leurs arbres séculaires, conduisent par des couloirs de verte pénombre à la grande terrasse qui domine la mer.

Salomon Heine y passe la plus grande partie de l'année ; cet édifice altier est la preuve tangible de sa fortune et de son influence, plus encore que sa maison de ville, bien que le Jungfernsteg soit la rue la plus élégante de Hambourg, et qu'il ait pu s'y établir malgré les règlements qui interdisent aux juifs d'habiter certains quartiers.

Les Heine de Dusseldorf considèrent l'intérêt que Salomon prend à la carrière de leur fils aîné comme la grande chance de sa vie. Cependant les échecs qu'Harry

a enregistrés jusqu'à présent dans le domaine des affaires présagent mal de ses dons en matière commerciale. Quand Samson Heine était parti en 1815 à la foire de Francfort, il avait emmené son aîné pour le placer chez un banquier ami ; mais Harry, dans ses années gaspillées à l'école commerciale, n'avait appris qu'à écrire d'une façon propre et lisible ; le manque de toute autre aptitude chez lui doit avoir été éclatant, pour que le banquier Rindskopff l'ait renvoyé après un essai de trois semaines. Il trouva alors une place dans le magasin d'une grande épicerie, où il rêva, perché sur une haute chaise, devant les livres de comptes, humant avec volupté l'odeur douce et poivrée à la fois qui montait des grands sacs de marchandises. Quand on lui signifia, au bout de quatre semaines, que son apprentissage était fini, il revint à la maison paternelle, sans demander son reste, avec la joie d'un prisonnier libéré.

Mais la crise économique, déchaînée sur l'Allemagne après la chute de Napoléon, s'appesantit lourdement sur la maison de la Bölkerstrasse. Samson Heine s'était toujours laissé porter par les événements ; il n'avait ni assez de force, ni assez d'imagination pour s'adapter aux conditions restreintes de la vie économique de l'Allemagne après les guerres de libération. Une défaillance physique s'ajoutait à sa faiblesse morale. Ses ressources baissant de plus en plus, et l'éducation de ses deux fils puînés demandant des sacrifices, l'aîné devait donc gagner sa vie. Quant à Harry, il avait ses raisons à lui pour désirer son transfert à Hambourg ; peut-être même, à Francfort, avait-il exagéré son incapacité pour atteindre plus vite ce but...

Quand il y arrive tout vibrant d'émotion et de joie, aucun pressentiment ne l'avertit qu'il va au-devant du malheur de toute sa vie : sa dépendance matérielle à l'égard de Salomon Heine : le « fatum », comme l'appellera le poète vers la fin de sa vie, — et quelquefois il remplacera son nom par une croix... Mais à ce moment le jeune homme ne peut pas s'imaginer que cette solidarité fami-

liale juive, qui a fait promettre à l'oncle de s'occuper de son neveu, deviendra la source de ses plus amères souffrances ; que d'année en année les bontés de Salomon Heine empoisonneront son existence ; qu'elles seront la force démoralisante qui déviera ou arrêtera ses meilleurs élans. Et Salomon Heine se considérera lui-même, tout le long de sa vie, comme un bienfaiteur qui ne récolte que de l'ingratitude ; il ne comprendra jamais pourquoi il aura été l'ennemi le plus redoutable de son neveu, même après sa mort.

Salomon était le type de l'homme d'affaires qui a réussi. Sa fortune et son influence, il ne les devait qu'à lui-même, à son sentiment aigu des affaires, à son infatigable persévérance. Il avait jadis été jeté sans un sou sur le pavé de Hambourg, qu'il avait arpenté, livrant des traites de maison en maison, jusqu'à tomber de fatigue à certains jours... En cette année 1816, où le destin d'Harry Heine s'attache au sien, il est déjà propriétaire de la banque Heine et Heckscher ; quand il se débarrasse, deux ans plus tard, de son associé, il reste maître de la banque et multimillionnaire. Il y a, chez Salomon Heine, ce mélange, courant chez les parvenus, de brutalité et de générosité, d'égoïsme et de sentimentalité, auxquels s'ajoutait un tempérament colérique, trait caractéristique de la famille Heine, où l'on était enclin à des emportements, suivis de prompts apaisements. Il n'avait rien de l'aimable et blonde beauté de son frère cadet Samson : « je n'ai jamais pu, comme homme, revendiquer la beauté », écrit-il, dans son mauvais allemand, sur une photographie donnée à son neveu. Il avait les traits durs, les yeux espacés, le nez saillant, une bouche longue et mince comme une coupure, un menton énergique et lourd, et le regard perçant du chasseur d'argent. Ce qu'il y avait de bonté au fond de lui se cachait sous une cuirasse de méfiance acquise dans ses durs commencements, et sous ses

allures de supériorité impérieuse, dues à son rapide succès.

Le jeune Harry sent, chez cet homme qui n'a pas encore atteint la cinquantaine, toute la maturité d'une grande force éprouvée à la peine ; il reconnaît, à travers sa façon primitive de s'exprimer et la brusquerie de ses manières, une personnalité originale ; il se sent même avec lui une certaine parenté de caractère : « nous avons la même audace obstinée, la même tendresse sans fond et la même folie imprévisible », écrivait-il beaucoup d'années après.

Le juif Salomon Heine, qui ne pouvait devenir citoyen de Hambourg, recevait chez lui les personnalités les plus éminentes de la ville et les étrangers notables qui y passaient. A sa puissance financière s'ajoutait sa réputation de générosité, l'estime que lui valaient sa participation aux œuvres philanthropiques, sans exception de religion, — et la droiture de son caractère.

C'est ainsi que Harry Heine prit contact pour la première fois avec la vie de société. Dans ces grands salons de Rainville, dont le luxe était si bien adapté à la commodité des habitants qu'il semblait la chose la plus naturelle, — « tout était d'une élégance si sûre et si respectable qu'on ne s'en apercevait pas d'abord », note la grande actrice Thérèse Devrient à sa première visite, — Harry rencontre « le poulailler diplomatique, des millionnaires, des sénateurs réputés pour leur sagesse », et un jour même le maréchal Blücher, dont la grande voix et le rire gras et épanoui résonnent entre les sombres boiseries des murs.

La position du maître de la maison est si assurée, que cette élite mondaine qui le fréquente lui pardonne son manque de savoir-vivre : car Salomon Heine ne se donne même pas la peine de prendre les manières de cette société, où il a pénétré si vite. Dans l'assurance de son succès, il n'a aucune gêne à avouer son humble origine ; il accentue même, par amour-propre, la différence qui sépare son passé du présent ; il n'hésite pas

à avouer son ignorance, parce qu'il garde au fond de lui-même le mépris pour les connaissances qui ne sont pas utilisables dans la vie pratique. Dans l'orgueil de l'homme qui doit tout à soi, Salomon Heine est porté à nier toutes les valeurs qui ne sont pas confirmées par le succès, — un succès qui s'exprime en chiffres. Il croit, au fond, que cette catégorie de valeurs que les intellectuels prétendent mettre plus haut que toutes les autres n'a été inventée que pour masquer la faiblesse de caractère et la paresse d'esprit.

Aussi est-ce avec un mépris, mélangé de pitié, qu'il considère son neveu, ce jeune homme incapable qui n'arrivera à rien dans la vie. Après quelques mois, il regrette déjà de l'avoir pris dans sa banque. Ses propres enfants, qui jouissent de ses efforts, qui seront un jour les héritiers de sa fortune, peuvent se permettre cette nonchalance rêveuse et ce manque de tout sens des affaires ; mais ce garçon sans le sou devrait avoir de l'initiative et de l'intérêt pour sa propre carrière ! Or, il ne fait que traîner dans le bureau avec son air absent.

Ce jeune homme incapable n'a même pas la modestie qui convient à sa position ; non seulement il ne montre pas cet empressement servile des autres parents pauvres, qui vivent à la merci de Salomon Heine, et des parasites qu'il voit autour de sa table, mais il y a dans ses yeux, qui vous fouillent étrangement quand vous le tirez de son rêve, une lumière ironique, et autour de sa bouche un sourire désagréable... Il est irritant, avec ces airs de supériorité qui se mêlent à sa gaucherie et à sa timidité. D'ailleurs jamais Salomon n'arrivera à comprendre son neveu. Jamais il ne verra en lui que le jeune homme qui a piteusement échoué dans sa carrière commerciale. Après beaucoup d'années, quand le poète Henri Heine était parvenu au sommet de la célébrité, Salomon Heine secouait la tête, quand on lui en parlait, et disait : « si ce garçon avait appris quelque chose, il n'aurait pas besoin d'écrire des livres ».

Au moment où Harry Heine débarque à Hambourg, ses airs de supériorité et cette réserve hautaine ne sont rien d'autre, que le refuge d'un être sans défense, contre le sentiment de sa propre impuissance. Il connaît sa position humiliée de neveu sans fortune, à qui on laisse sentir toute la distance qu'il y a entre lui et ses cousins, en même temps qu'on l'englobe, par esprit de solidarité, dans le cercle de la famille. Il en est plein d'amertume, tandis que les étrangers l'envient parce qu'il est le neveu « du riche, du grand Heine ».

Et voilà qu'à cette humiliation s'ajoute la douleur d'une passion violente, la première.

Il avait à peine dix-sept ans quand il avait rencontré, lors de la visite de son oncle à Dusseldorf, l'aînée de ses cousines, Amélie, — Molly, — âgée de quatorze ans. Il y avait entre les deux enfants une ressemblance marquée : même type blond et frêle, même disposition régulière des traits, même voix haute à la sonorité métallique. Le jeune garçon, dont les sens sont tôt éveillés, a dû rencontrer chez cette Juliette de quatorze ans une précocité analogue à la sienne ; en tout cas il échafaude tout un roman sur cette furtive rencontre : et pendant les deux ans qui suivent, cet amour s'enracine en lui avec une telle force, qu'il n'en effacera jamais plus la trace.

« Vers le Nord m'attire un astre doré », écrit-il dans un poème, au moment où ses parents décident de l'envoyer à Hambourg, vers la fin de l'été 1816. Mais après la première rencontre avec Amélie, rencontre attendue avec une impatience farouche (sa cousine était absente au moment de son arrivée), il comprend tout d'un coup qu'il a été dupe d'un vain espoir. Pendant les deux années où il n'a cessé de penser à elle avec une tendre impatience, Molly a oublié son cousin ; elle est devenue une demoiselle, une vraie fille de son père, consciente de sa haute position sociale, froidement aimable, inaccessible. Dans son visage étroit et clair, de longs yeux d'un vert bleu mystérieux luisent sous des sourcils très